

# L'OMBRE AU SOMMET

Jean-Yves Dufour

[Roman]

*Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.*

## I – Entretien

Je n’attendais que depuis moins de dix minutes, mais j’avais l’impression d’être assis dans ce fauteuil depuis une éternité. Je n’étais pas de nature inquiète, mais il s’agissait de mon premier véritable entretien d’embauche. Celui-ci s’était révélé être un véritable parcours du combattant et j’avais hâte d’arriver au bout. J’avais déjà dû franchir plusieurs étapes de sélection : concours écrit, entretien individuel, oral collectif organisé comme un jeu de rôle, au cours duquel nous avons été immergés dans une situation fictive où notre comportement avait été analysé attentivement par les membres du jury. Après autant d’épreuves, je commençais à perdre espoir, et au lieu de diminuer, la distance virtuelle qui me séparait de mon recrutement effectif semblait augmenter, ainsi que mon stress. Ce n’était probablement qu’une technique psychologique pour tester les candidats, mais j’avais quand même du mal à rester détendu.

J’entendis tout à coup des éclats de voix provenant du couloir. Deux hommes discutaient de manière très animée, peut-être même se disputaient-ils. Je m’efforçai de ne pas prêter attention à ce qu’ils disaient mais au moment où ils entraient dans l’un des bureaux situés le long du corridor, j’entendis l’un d’eux prononcer mon nom. Avais-je bien entendu ? Je tournai machinalement la tête et aperçus le deuxième homme qui s’engouffrait dans la pièce. Il était assez grand, portait un costume noir et devait être âgé à en croire ses cheveux noirs grisonnants. Je m’apprêtais à aller écouter cette conversation dont je semblais être le sujet lorsqu’un homme de grande taille doté d’une importante moustache rousse déboula dans

le couloir et se dirigea vers moi. Je me levai et fis quelques pas dans sa direction. Malgré mon mètre quatre-vingt-un, le moustachu me dépassait de plusieurs centimètres.

– Vous êtes monsieur de Guise ? me demanda-t-il.

– Oui, c'est bien moi, répondis-je. Bonjour.

– Suivez-moi, reprit l'homme à la moustache proéminente, sans me tendre la main.

Je le suivis donc. Il portait un costume marron et devait avoir environ cinquante ans. Je n'eus pas le temps de poser la moindre question que déjà le moustachu avait ouvert la porte d'une pièce exigüe et m'invita à m'asseoir en face de lui, tandis qu'il prenait place derrière le bureau. Je m'efforçai d'afficher un grand calme, de ne plus penser à la scène à laquelle je venais d'assister et d'éviter le moindre tic. Un ordinateur portable était posé sur le bureau, l'écran rabaisé. L'homme sortit plusieurs feuilles d'une pochette plastifiée puis démarra l'entretien.

– Donc, vous vous appelez Fabien de Guise et vous êtes né à Nancy le dix novembre mil-neuf-cent-quatre-vingt-neuf.

J'acquiesçai d'un bref hochement de tête. Le moustachu écarta son torse du dossier de sa chaise, se pencha vers moi et me demanda :

– Connaissez-vous les expériences de Stanley Milgram ?

– Bien sûr, monsieur.

– Et celles de Claude Faucheu et Serge Moscovici ?

– Oui, monsieur.

– Connaissez-vous les théories de Joule et Beauvois ?

– Voulez-vous que je vous résume la théorie de l’engagement, monsieur ?

– Ce ne sera pas nécessaire.

Le quinquagénaire se renfonça dans son fauteuil et après une courte pause, reprit la parole.

– Je vois que votre dossier est excellent.

– Merci, monsieur, répondis-je en réfrénant un sourire.

– Quelle est la principale motivation qui vous pousse à vouloir travailler pour nous ?

– La découverte, monsieur. Je suis très curieux de nature, et toujours avide de repousser les limites de mes connaissances. Mais j’ai suffisamment étudié et j’ai hâte de mon mettre mon savoir et pratique et d’en faire profiter la collectivité.

– Avez-vous bien conscience de prétendre travailler pour l’Etat ? Etes-vous prêt à vous engager totalement et à ne rien divulguer à l’extérieur ? Nos recherches sont très cloisonnées.

– Et c’est normal, monsieur. Vous pouvez avoir confiance en moi.

– Bien, nous aurons l’occasion d’en reparler. Votre dossier indique que vous avez suivi plusieurs cursus universitaires en parallèle. A presque vingt-six ans, seulement, vous possédez un master de psychologie, un autre de sciences cognitives, une maîtrise de mathématiques, vous êtes licencié en philosophie et en sociologie... C’est assez remarquable, mais pourquoi un tel éparpillement ?

– Je ne pense pas qu’il s’agisse d’éparpillement, monsieur. L’interdisciplinarité est une exigence intellectuelle pour celui qui veut comprendre. J’ai bien conscience que l’époque

moderne cherche à tout segmenter, et favorise l'esprit analytique sur l'esprit synthétique, mais il est nécessaire que certains individus soient en mesure d'adopter un point de vue global de l'état de nos connaissances.

– Des individus comme vous, j'imagine ? Voyez-vous, comme vous avez sûrement pu le remarquer au cours de vos épreuves communes, les autres candidats sont plus âgés que vous. La plupart sont docteurs, mais dans un seul domaine de spécialisation. Je ne vous cache pas que votre profil atypique et votre personnalité nous plaisent beaucoup. Votre CV indique que vous parlez et lisez couramment l'anglais et l'allemand en plus du français.

– C'est exact, monsieur.

– Avez-vous des connaissances dans d'autres langues étrangères ?

– Je peux me débrouiller en espagnol, et j'avais commencé à apprendre le russe, mais j'ai dû abandonner par manque de temps. Je connais simplement l'alphabet cyrillique et les règles de prononciation.

– L'anglais et l'allemand seront suffisants pour ce poste. Mais vous aurez intérêt à apprendre rapidement le vocabulaire spécialisé. Venons-en au dernier point. J'ai sous les yeux une note qui émane d'un service du ministère de l'Intérieur et qui fait état de votre proximité avec plusieurs individus fichés comme militants d'extrême droite. Qu'en est-il ?

– Je n'ai jamais fait de politique, monsieur.

– Bien sûr, vous êtes certainement trop malin pour cela.

– Mes fréquentations posent-elles un problème rédhibitoire ?  
osai-je.

– Non. Mais certains de nos travaux nécessitent des accréditations au secret-défense du plus haut niveau. Elles ne vous seront pas délivrées tout de suite, et vous ferez l’objet d’une enquête plus approfondie pendant les prochaines semaines. Ne vous inquiétez pas, c’est la procédure. Ne soyez donc pas surpris si vous êtes surveillé, ainsi que vos proches.

– Puis-je en conclure que le poste me revient ?

– Vous le pouvez, en effet.

Le moustachu se leva. Je me levai à mon tour et nous nous serrâmes la main.

– Félicitations, jeune homme. Je suis heureux de vous compter parmi nous. Mon nom est Jean-Louis Colin. Je dirige le laboratoire. Il vous reste quelques formalités à remplir, veuillez me suivre.

Jean-Louis me guida jusqu’à un bureau du service des ressources humaines, un terme que j’abhorrais. J’avais déjà largement eu l’occasion durant mes études d’analyser le management, de comparer ce qu’on appelait maintenant la gouvernance d’entreprise avec celle des Etats, de comprendre pourquoi on traitait désormais les employés comme de simples ressources, souvent même de manière négative, en termes de purs coûts, sans songer à ce qu’ils pouvaient rapporter. Même les entreprises de services, dont la matière première était la matière grise de ses ingénieurs, avaient tendance à débaucher (rationaliser, en novlangue), jusqu’à ce qu’elles ne puissent plus exister sur le marché, sans charges à payer peut-être mais également sans personne à affecter sur le moindre projet, ni sans force commerciale pour aller prospecter ou répondre aux appels d’offres. Quant aux entreprises industrielles, elles évitaient d’embaucher, y

compris à des postes- clé comme l'organisation, la conception, l'informatique ou la sécurité, préférant engager des prestataires, vendus à prix d'or par leurs propres employeurs malgré un salaire identique et régulièrement remplacés, ce qui impliquait une énorme perte de connaissances. La logique matérialiste néolibérale cherchait à minimiser les coûts, et l'un des moyens les plus sûrs d'y parvenir était de délocaliser vers des pays où la main-d'œuvre était moins chère, même dans les nombreux cas où la distance entraînait des besoins supplémentaires, une augmentation des délais, des problèmes de communication, de compréhension et de responsabilités. Et lorsque la délocalisation s'avérait impossible, il fallait faire venir des immigrés du tiers-monde, parfois clandestinement, pour peser à la baisse sur les salaires et la protection sociale, en ajoutant au marché de l'emploi une concurrence plus soumise et moins exigeante, ignorante des avancées de plusieurs siècles de syndicalisme et d'organisations corporatives traditionnelles, un sous-prolétariat de substitution, l'armée de réserve du capitalisme apatride, qui laissait sur le carreau les jeunes européens de souche qui n'avaient pas de qualification ou de diplômes. La fiscalité terminait le boulot, et les jeunes Français étaient de plus en plus nombreux à s'expatrier (il fallait dire que la situation sociale était catastrophique, ces jeunes fuyant avant tout l'insécurité et la destruction identitaire provoquées par l'invasion migratoire, qui achevaient de rendre insupportable la précarité économique). Le choix résidait entre le mercenariat professionnel, ou esclavage moderne, et le parasitisme international. Fatalement, ce système ne pouvait qu'appauvrir les populations, dans tous les pays. La propagande médiatique avait d'ailleurs de plus en plus de mal à cacher cette conséquence inéluctable. En outre, le salariat

lui-même me dérangeait, puisque les salaires ne dépendaient plus de la nature du travail effectué, du rendement, ni même du type de poste, mais uniquement du diplôme, du niveau d'études et de l'expérience. Des critères fixés par avance, impossibles à rectifier. Il n'y avait pas plus grande injustice. Nietzsche avait raison d'écrire que l'injustice ne se trouvait jamais dans les droits inégaux mais dans la prétention à des droits égaux, puisque l'égalitarisme nivelait tout par le bas. Sauf peut-être dans la conception utopique particulière théorisée par le révolutionnaire robespierriste Philippe Landeux, qu'il avait baptisée le civisme, et qui me rappelait le village des Schtroumpfs. Tout comme l'Incorruptible, « champion de l'Égalité », le mouvement de Pierre Poujade, qui avait également été appelé civisme, avait débuté par une lutte en faveur de l'égalité fiscale. Mais dans le village France, contrairement à ce qui se passait dans la plupart des pays du monde, où les règles étaient beaucoup plus souples, le travail était étouffé par des rigidités qualitatives et quantitatives dépassées : les diplômes et les horaires.

Décidément, même quelques minutes après avoir décroché mon premier travail, je ne pensais toujours qu'à critiquer jusque dans ses fondements la société dans laquelle je vivais. J'étais incurable, irrécupérable. Il allait pourtant bien falloir que je fasse partie de ce système, je ne pouvais pas rester indéfiniment à l'écart, comme un ermite, plongé du matin au soir dans mes interminables études. J'avais des rêves de voyages, de méditation spirituelle, d'études traditionnelles, de musique, de révolution politique, économique et sociale, mais je ne pouvais pas me permettre de partir à l'aventure, ni de me contenter de vivoter de manière précaire, tant que mes parents seraient vivants. Cela leur causerait trop de chagrin. Je repensai à ce mot de Montherlant : « chacun n'est devenu



tout à fait soi-même que le jour où ses parents sont morts ».

J'étais néanmoins heureux d'avoir obtenu cette place que je convoitais depuis plusieurs mois. Mes réflexions critiques étaient dans ma nature, je vivais avec elles, et cela ne m'empêchait nullement – au contraire et malgré ce que s'imaginaient souvent ceux qui ne me fréquentaient que de manière superficielle – d'être une personne heureuse, joyeuse, qui aimait profondément la vie, et les gens de manière générale. J'étais par exemple incapable de haïr, de trahir, d'éprouver de la rancune, ou même de refuser un simple service. J'étais aussi très sensible. Cela ne se voyait pas forcément, parce que j'étais également pudique, mais ceux qui me connaissaient vraiment le savaient bien. Et en lisant un roman ou en regardant un film, il n'était pas rare que me viennent quelques larmes, de peine comme de soulagement. J'étais en fait incapable de faire du mal consciemment, j'éprouvais énormément de scrupules, je ne supportais pas l'injustice. Me révoltaient ceux pour qui la fin justifiait les moyens, ceux qui prônaient la politique du pire, essayant de hâter le désordre et le chaos, synonymes de souffrances, ceux qui rêvaient de violence, ou que la violence attirait. Tout cela était étranger à mon tempérament et je le considérais comme malsain et dangereux. Mais la plus grande injustice résidait selon moi dans l'acharnement des autorités (ou prétendues telles) contre les pauvres et inoffensifs travailleurs déjà accablés d'impôts, verbalisés, contrôlés, méprisés, insultés, pressurés jusqu'à la dernière goutte de sang, tandis que la racaille était laissée tranquille, avec sa drogue, ses armes, ses trafics, ses rackets, ses cambriolages, ses crimes... La paix sociale était achetée, renégociée sans cesse, et toujours plus chèrement, à coups de prestations, de subventions, de pistons, de passe-droits, de quotas, de triche... C'était le même

principe qu'à moindre échelle les avertissements contre le piratage sur les DVD, impossibles à zapper lorsqu'on avait acheté le disque, mais évidemment absents sur les versions pirates. Me révoltaient tous les lâches au pouvoir qui laissaient subsister et empirer ces situations, à pleurer comme des madeleines et à dénoncer la ghettoïsation des banlieues, devant des immeubles et des cités sous la coupe de délinquants qui surveillaient, filtraient les entrées, taguaient, agressaient, violaient, cassaient, brûlaient et parfois tuaient. Tout cela était insupportable. Après une longue journée de travail, certains rentraient chez eux en espérant que le dîner cuisiné par madame ne serait pas trop cuit, d'autres espéraient simplement que leur voiture ne serait pas brûlée.

Mon esprit critique s'exerçait continuellement. En fonction de mes interlocuteurs, j'étais très susceptible de changer non pas d'idées mais de manière de les exprimer, parfois radicalement. Je détestais avant tout le manichéisme. C'était plus fort que moi. Ce n'était pas un bête esprit de contradiction pour le plaisir mais une attitude véritablement intellectuelle. Il fallait que j'adopte dans une discussion une position décalée, iconoclaste, à contre-courant. C'était comme un exercice de style, ou de dialectique. Bien sûr, je gardais mes convictions, mais j'avais cette tendance à défendre parfois le contraire de ce que je pensais pour rétablir un équilibre entre des points de vue trop tranchés, comme si l'essentiel résidait dans la discussion toute entière, et non pas simplement dans mes propres propos. Evidemment, j'étais alors systématiquement en désaccord avec tout le monde, même avec les gens qui eux étaient d'accord avec moi. J'étais, sur le plan de la réflexion, naturellement rebelle et anticonformiste, sans pour autant être cynique pour un sou. Conséquemment, j'étais le plus virulent dans les débats contre ceux qui étaient le plus en

accord avec moi, si ce n'était pas pour les mêmes raisons. Je me sentais d'ailleurs plus proche de quelqu'un qui partait des mêmes principes que moi, même si nos conclusions divergeaient complètement, que de quelqu'un d'autre qui serait arrivé au même point de vue que moi mais à partir de principes fondamentaux opposés aux miens ou pour des raisons que je jugeais mauvaises. J'avais beaucoup débattu avec des amis de mes amis, qui appartenaient généralement à l'extrême droite, et j'avais remarqué nombre de contradictions et d'incohérences. Par exemple, je ne supportais pas que l'on s'en prenne à un communautarisme sans les critiquer tous, que l'on critique une catégorie d'immigrés sans s'en prendre à l'immigration massive et à tous les allogènes quels qu'ils soient. Face à un pétainiste fanatique, je défendais la Résistance ; face à un gaulliste incondicional, je louais l'action du maréchal Pétain, qui s'était sacrifié pour limiter les dégâts ; je trouvais sectaires les militants de partis politiques que je pouvais apprécier et je devenais sceptique une fois confronté à eux ; je me sentais antifasciste face à un néo-nazi stupide, mais fasciste face à un soixante-huitard attardé ; j'étais défenseur de la civilisation matérielle et technique européenne si je discutais avec un misonéiste qui aurait voulu transformer nos maisons en grottes préhistoriques, mais je me faisais défenseur de la Tradition lorsque j'avais affaire à un consumériste viscéral. De manière générale, cet anti-manichéisme me faisait le défenseur d'une troisième voie, que ce soit en matière économique, géopolitique, théologique ou n'importe quel autre domaine, à l'instar de Louis de Bonald, René de La Tour du Pin ou plus récemment Alain de Benoist. Parallèlement, je n'avais pas peur des contradictions apparentes. Je ne voyais par exemple aucun problème à écouter de la musique classique ou baroque et du hardcore,

de la variété et du metal, du punk rock et du rap ou de la musique celtique et du screamo. Mes goûts avaient toujours été très éclectiques et les nouvelles découvertes ne me faisaient presque jamais renoncer à mes goûts antérieurs. Je prenais ce qui m'intéressait partout, au-delà des étiquettes et des pseudo-incompatibilités nées des cerveaux étriqués d'individus bornés. Finalement, malgré ou plutôt grâce à une vision du monde bien établie, qui comprenait plusieurs systèmes et grilles de lecture, j'étais très libre. Hélas, la plupart des gens éprouvaient un besoin irrésistible d'étiqueter, de ranger dans des cases bien définies et manichéistes, pour se sentir en sécurité intellectuelle, ce qui revenait à étouffer la pensée. Ces hypocrites prétendaient en outre détester par-dessus tout le jugement d'autrui, mais c'était pourtant ce qu'ils faisaient à longueur de temps.

Nous arrivâmes dans le bureau d'une responsable administrative. Jean-Louis me dit au revoir et repartit vaquer à ses activités. Une femme entre deux âges au sourire bienveillant me tendit plusieurs papiers à remplir. Mon premier jour de travail était fixé au mois suivant. Le salaire était élevé, presque mirobolant pour un premier emploi. Après avoir signé les formulaires exigés, je quittai les lieux et rentrai chez moi.

## Table des matières

I – Entretien.....	2
II – Rencontre.....	13
III – Accréditation .....	26
IV – Scrupules.....	39
V – Responsabilités.....	57
VI – Mondanités.....	75
VII – Propagande .....	101
VIII – Initiations.....	127
IX – Menaces .....	173
X – Cauchemars .....	197
XI – Tribulations .....	212
XII – Révolution .....	243